

**Notice par Gustave Aucouturier
de *Un héros de notre temps* précédé de *La Princesse Ligovskoi*, Folio, 1976**

Le 30 janvier 1837, dans les milieux intellectuels de Pétersbourg bouleversés de la mort de Pouchkine, et tandis que les autorités multipliaient les précautions contre toute manifestation de deuil national, on se passait déjà de main en main les copies de quelques vers flétrissant le meurtrier, cet émigré français « pareil à ces centaines de transfuges que le destin a jetés chez nous à la recherche de la fortune et des honneurs, ... incapable de comprendre à quoi il attentait », et avec lui les « ignares persifleurs » qui avaient « couronné d'épines » le front du poète et « empoisonné ses derniers instants de leurs sorniois chuchotements ». Quelques jours plus tard s'ajoutait à ces vers, de la même main, un complément plus véhément encore :

*Et vous, arrogants descendants
D'aïeux rendus fameux par leur abjection,
Qui foulez d'un talon servile les débris
De lignées que le jeu du destin maltraite,
Vous qui en foule avide environnez le trône,
Vous, bourreaux du Génie et de la Liberté !
Abritez-vous dans l'ombre de la loi,
Que devant vous justice et vérité se taisent !...
Un juge formidable attend,
Inaccessible au son de l'or,
Et qui d'avance sait les pensers et les œuvres.
La calomnie, à son tribunal, sera vaine,
De tout votre sang vil vous ne laverez pas
Le sang de juste du poète !*

L'auteur de ces vers vengeurs — dont une copie fut communiquée au Tsar munie du titre *Appel à la révolution* — était un jeune poète de vingt-trois ans inconnu jusqu'alors, sous-lieutenant dans un régiment de hussards de la Garde, et qui sur-le-champ paya de l'exil au Caucase l'audace de son indignation, mais qui aussi, presque du jour au lendemain, allait être célèbre et reconnu comme le digne successeur de Pouchkine.

On sait relativement peu de choses de la biographie de Michel Youriévitche Lermontov (il n'a pas laissé de journal, et l'on n'a qu'une cinquantaine de lettres de sa main), — encore moins de son caractère, sauf à l'inférer d'une œuvre où il le masque plus qu'il ne l'exprime, ou de témoignages très discordants. Caractéristiques sont à cet égard, dans les impressions de ceux qui l'ont connu ou rencontré, les divergences, voire les contradictions, non seulement quant à son comportement en société ou en tête à tête, mais même quant à son physique. Les uns — Ivan Tourgueniev par exemple — parlent de la fixité de ses grands yeux, les autres au contraire de leur extrême mobilité, et l'on peut seulement conclure que tous ont été frappés de l'intensité de son regard ; les uns le disent froid, méprisant, bilieux, capricieux, querelleur et même bretteur, et ce sont surtout ceux qui l'ont côtoyé dans les salons ou dans les hasards de la vie militaire ; ses amis, à l'inverse, le décrivent rêveur, chaleureux, vif et gai, turbulent même en joyeuse compagnie ; et sans doute était-il l'un ou l'autre de ces deux personnages selon le milieu où il se trouvait, selon qu'il sentait ou non reconnue et appréciée sa propre valeur.

Fils d'un petit gentilhomme de lointaine origine écossaise, mais apparenté par sa grand-mère maternelle Elisabeth Arséniéva à la riche et vieille famille russe des Stolypine, il perd sa mère à trois ans, et à dix-sept ans son père, dont sa grand-mère l'a tenu séparé — sous menace de le déshériter — tout au long d'un procès domestique où il a été l'enjeu d'une aversion mutuelle qu'il ne partageait ni d'un côté ni de l'autre ; de cet obscur drame de famille dont il a toujours souffert, on ne sait que ce qu'il a laissé deviner par allusions dans plusieurs poésies de ton intime et dans des œuvres théâtrales mineures écrites à seize ans (*Menschen und Leidenschaften*) et à dix-sept ans (*Un homme étrange*).

Élevé par sa grand-mère selon les principes de l'aristocratie terrienne d'alors (il connaîtra trois langues étrangères, à commencer bien sûr par le français, et sera bon pianiste, violoniste, dessinateur et même peintre amateur), d'abord à son domaine de Tarkliany dans la province de Penza, puis à partir de 1827 à Moscou, il fait ses premières études, comme Griboïédov, à la « Pension noble » universitaire de Moscou, jusqu'au jour où cette institution, jugée sous le régime d'Araktchéiev de statut trop libéral, est supprimée en mars 1830. Là s'éveille, à la lecture des poètes russes et tout spécialement de Pouchkine, dans le cercle d'étudiants animé par le professeur de littérature, poète lui-même, S. E. Raïtch, une vocation poétique qu'atteste un cahier manuscrit où il réunit des vers imités ou inspirés de Pouchkine, de Ryliéiev,

de Schiller ; certains (par exemple le court *Monologue* écrit en 1829, ébauche précoce de sa célèbre *Douma* de 1839, méditation sur l'inaction forcée de sa génération) expriment déjà l'âme de la jeunesse marquée par le drame décembriste, à qui a été retiré même l'espoir idéal qui avait animé ses aînés.

Pendant l'été 1830, qu'il passe au village de sa grand-mère, il lit abondamment Pouchkine, Byron, Schiller, Lamartine, Hugo (*Hernani*), et les quelque deux cents pièces de vers, poèmes, ébauches de drames (*Les Espagnols*) qu'il écrira cette année-là et l'année suivante sont tout imprégnés de ces lectures. D'autres (*Le Dernier Fils de la liberté*, c'est-à-dire Vadim, le héros légendaire de la résistance nationale de Novgorod le Grand à la domination normande) développent des thèmes typiquement décembristes. Des vers entiers y sont parfois littéralement traduits de Byron ou empruntés à Pouchkine. À la différence de Pouchkine, il restera longtemps sous l'influence de Byron : il y a entre Pouchkine et lui, selon l'expression d'E. Lo Gatto, dans l'acte de création poétique, la distance qui sépare « un processus de purification de l'émotion et l'expression immédiate de l'émotion même » ; quelquefois aussi, il faut bien l'ajouter, la différence d'une constante sincérité à une alternance de sincérité et d'attitudes délibérées. D'ailleurs Pouchkine sera toujours pour lui — en poésie comme en prose — un modèle révérent, mais aussi un rival à surpasser.

À l'Université de Moscou, qu'il fréquente en 1831 et 1832, il est un étudiant assez solitaire, et bien qu'on le trouve participant un jour à un « chahut » contre un professeur qui vaudra à un autre futur écrivain célèbre, Alexandre Herzen, la punition du *karzer*, il ne hante aucun des cercles littéraires, philosophiques et quasi politiques qui y fleurissent alors ; il a ses amis à lui, dans l'entourage de sa grand-mère, et il y trouve aussi des émotions amoureuses (Nathalie Ivanov et Barbara Lopoukhine) qui inspirent plus d'une de ses poésies ou de ses esquisses dramatiques de jeunesse.

Sa grand-mère élit domicile à Pétersbourg en juillet 1832. Il y choisit un peu malgré lui la carrière militaire et entre à l'école des élèves officiers des hussards de la Garde, ce qui achève de l'écarter du milieu littéraire. Si l'on ne compte guère dans son œuvre qu'une dizaine de poésies écrites dans les quatre années qui vont suivre, la gloire de Pouchkine le hante encore : il est significatif que l'une de ces poésies, inspirée par les diatribes antirusses de l'Occident au lendemain de la révolte de la Pologne, fait expressément écho à l'invective de Pouchkine *Aux détracteurs de la Russie*. Plus remarquable encore, même si ce n'est qu'une coïncidence, est le fait qu'en 1833, au moment même où Pouchkine renonce à achever *Doubrovski* pour aller chercher le long de la Volga et dans l'Oural les souvenirs de l'aventure de Pougatchov, Lermontov, qui se convertit lui aussi à la prose, commence, non sans recourir aux récits de sa grand-mère qui a vécu l'époque de Pougatchov, le roman d'un autre hors-la-loi solitaire, *Vadim*, soulevant les paysans contre l'arbitraire d'un hobereau tyrannique, — roman qu'il ne parviendra pas à achever, sans doute faute de pouvoir concilier avec le ton de la « réalité » historique à la manière de Walter Scott le satanisme romantique et byronien de son personnage.

La vie mondaine qu'il mène alors, comme jeune officier de hussards, est celle dont il fait le cadre de son drame romantique en vers *Le Bal masqué (Maskarad)*, écrit en 1835-1836, histoire assez mélodramatique d'une vengeance démoniaque et d'un meurtre par jalousie non moins diabolique, mais aussi satire très virulente (qui n'est pas sans rappeler le bal chez Famossov dans la comédie de Griboïédov) de la frivolité et de l'immoralité des riches oisifs. Cette vie mondaine, qu'il déteste ou affecte de détester et de traiter par le mépris et l'ironie, lui permet au moins de lier des relations, sinon dans le milieu littéraire proprement dit, du moins avec des éditeurs de revues comme André Kraïevski et Ossip Sienkovski, et il tente à plusieurs reprises de faire jouer ou publier son drame, où la censure ne veut voir qu'immoralité et satire à tendance politique.

Son meilleur ami d'alors n'est ni militaire, ni mondain : c'est un filleul de sa grand-mère, Sviatoslav Raïevski, plus âgé que lui de six ans, fils d'un directeur d'école, modeste fonctionnaire au ministère des Biens d'État et l'un des premiers fouriéristes russes. C'est avec lui (peut-être en le prenant simplement pour copiste, mais non sans profiter de ses avis) qu'il commence en 1836 son roman *La Princesse Ligovskoi*, où se combinent ses observations sur le monde des salons et des bals d'apparat, ses expériences sentimentales personnelles (celles de Moscou et celles de Pétersbourg) et, avec le personnage de Krasinski, une critique implicite de toute la vie sociale et morale russe. En prose comme en poésie, Pouchkine est (avec Gogol, qui vient de publier *La Perspective Nievski*) le modèle qu'il ambitionne de surpasser au moins par la profondeur de l'étude psychologique.

Mais ce premier roman restera inachevé du fait des sanctions qui les frappent, lui et Raïevski, en janvier 1837, après le poème sur la mort de Pouchkine. Les circonstances qui avaient inspiré leur roman ont changé, explique-t-il dans une lettre à Raïevski. Le grand changement, c'est qu'il a rompu malgré lui avec les salons et, dans son exil, repris contact avec la nature en retrouvant le Caucase. Il y avait déjà

séjourné une fois tout jeune, en 1825, en vacances chez des parents de sa grand-mère, les Khastalov, et trouvé l'inspiration de certains de ses vers de jeunesse. Les grandioses beautés du Caucase vont l'inspirer directement (c'est là qu'il refait pour la sixième fois son poème *Le Démon*, dont les premiers vers remontent à 1828, et qu'il en place le cadre en Géorgie), et aussi dégager décidément son inspiration des poncifs byroniens : « Non, je ne suis pas Byron, c'est une âme russe qui est en moi... » écrivait-il déjà vers 1831, et il le prouve alors avec des poèmes comme *Le Chant du tsar Ivan Vassiliévitch et du hardi marchand Kalachnikov* et *Le Boïar Orcha*. C'est encore au Caucase, au moment où, sa grand-mère ayant obtenu sa réintégration dans la Garde, il se prépare à rentrer en Russie (à Novgorod, puis à Pétersbourg), qu'il commence ce qui sera *Un héros de notre temps*.

Désormais célèbre en dépit, ou à cause, de la persécution officielle — ses vers, même inédits, circulent maintenant en multiples copies —, traité en ami, à Pétersbourg, par tous ceux qui furent amis de Pouchkine, y compris, par exemple, Alexandra Smirnov, dame d'honneur de l'Impératrice (celle que Pouchkine appelait «Notre-Dame de Bon Secours de la littérature russe»), protégé même, au moins indirectement et discrètement, par la jeune grande-duchesse Marie, fille du Tsar, accueilli et publié (parfois sous un anonymat imposé, mais qui ne trompe personne) aussi bien par *Le Contemporain* de Pletniov et Joukovski que par *Les Annales de la Patrie* d'André Kraïevski, Lermontov connaît alors pendant quelques mois, sans parvenir à s'en défendre tout à fait, la griserie du succès mondain. C'est aussi, il est vrai, le moment où il fait partie du peu conformiste « Cercle des Seize », au sein duquel règne l'esprit de libre discussion de l'ancien décembrisme, et que la vigilance des autorités ne tardera pas à disperser par des mutations au Caucase ou des nominations à des postes lointains. Et c'est également le moment où Lermontov écrit sa célèbre *Méditation (Douma)*, dépeignant en termes découragés l'apathie et l'impuissance à agir de sa génération (« Devant le danger honteusement pusillanimes, / Et devant le pouvoir méprisables esclaves »), et son *Nouvel An 1840*, satire on ne peut plus virulente du « grand monde » (« Oh, quelle envie me prend de troubler leur gaieté / Et de leur jeter hardiment à la face un vers d'acier / Treppe de fiel et de colère ! »), Mais il est bien obligé de se faire aux mœurs de ce grand monde, et cela va lui coûter au printemps 1840, à la suite d'un duel avec le fils de l'ambassadeur de France (à un moment où les relations franco-russes se trouvent justement dans une passe délicate), un second exil au Caucase, cette fois avec exclusion définitive de la Garde, comme lieutenant d'infanterie exposé à tous les périls de la guerre contre Chamil.

Entre-temps, trois des récits qui composent *Un héros de notre temps* — *Bella*, *Un fataliste* et *Taman'* — ont paru dans *Les Annales de la Patrie*, et le roman intégral paraît en mai. Le succès en est immédiat, mais ne fera que confirmer Nicolas I^{er} dans son parti pris de sévérité contre l'officier indiscipliné, et Lermontov n'obtiendra plus, en février 1841, encore une fois sur les instances de sa grand-mère, qu'une permission de deux mois à Pétersbourg avant de repartir pour le Caucase. Il trouvera la mort à Piatigorsk dans un nouveau duel, né d'une querelle futile et dont certains témoins resteront convaincus qu'il fut un assassinat déguisé.

Quelques mois plus tard, *Un héros de notre temps* devait paraître en deuxième édition, complété d'une *Préface* (qui fut imprimée en tête de la deuxième partie) où l'auteur laisse entendre qu'il a donné au mot « héros » un sens ironique. Car c'est en réaliste désabusé et en critique sans complaisance qu'il a voulu analyser, et laisser juger par ses actes et ses réflexions, le personnage « byronien » qu'il fut parfois lui-même. Le Piétchorine mondain de *La Princesse Ligovskoiï* n'était guère plus qu'un Méphistophélès de salon et un cynique égoïste ; celui du roman caucasien est un vrai « enfant du siècle » russe, d'une génération qui aurait voulu être héroïque et régénératrice, et que les suites du 14 décembre 1825 ont condamnée à l'inaction, à une parodie d'héroïsme dans la négation, le repliement sur soi-même et une sorte de fatalisme sans espoir.

Durant tout le règne de Nicolas I^{er}, et alors que toute la Russie lisante connaissait *Un héros de notre temps* et savait par cœur *Le Démon* toujours inédit et interdit par la censure, alors que la tombe du poète à Tarkhany était constamment couverte de fleurs, il fut à peu près impossible de parler de la vie et de la mort de Lermontov ; tout ce que put dire de lui le *Dictionnaire encyclopédique* publié par Startchevski en 1845, c'était que Piétchorine était son autoportrait (et c'était faux). La proscription d'un écrivain dans son propre pays n'est pas, en Russie, une innovation du régime soviétique... pas davantage, par bonheur, que le *samizdat*, la circulation clandestine, en copies manuscrites, des œuvres officiellement bannies.